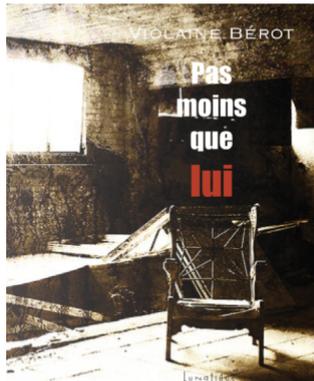


VIOLAINE BÉROT

Pas moins que lui



2013 © Éditions Lunatique
LE BAS LIVET 53380 LA CROIXILLE
ISBN 979-10-90424-17-3

Lunatique

Ulysse t'a quittée à contrecœur il y a vingt ans pour aider Ménélas à récupérer sa trop belle femme par un autre enlevée. Depuis bien longtemps maintenant, Hélène est sagement rentrée dans son foyer, a repris sa place aux côtés de son époux. De chaque héros de la guerre de Troie qui a combattu pour elle, tu as appris ce qu'il est advenu : soit mort à la bataille – et les récits de décrire sa fin mémorable – soit de retour chez lui sain et sauf. D'un seul, tout le monde a perdu la trace : Ulysse. Rares sont ceux à oser encore le croire vivant. Même ton fils a perdu l'espoir.

Tu t'obstines pourtant.

Face à ton père, à tes frères, qui te pressent de choisir un nouvel époux, tu continues à tenir bon. Qu'ils trouvent ton comportement déraisonnable, absurde, ne semble pas même te faire vaciller. Ton opiniâtreté est sans égal. Tu as décidé qu'Ulysse te reviendrait : tu l'attends.

Tu es moins belle qu'Hélène mais tu possèdes cet atout : être capable d'aimer démesurément celui que tu as choisi d'aimer.

Tu es folle d'amour pour Ulysse. C'est cette folie, cette ferveur effrénée, qui fait que même le temps ne parvient pas à avoir prise sur toi. Tu sais que nulle part, près d'aucune autre, il ne trouvera cette fusion dans l'amour, ce don de soi, cette écoute – cette audace. C'est de cela que te vient la certitude

de son retour. S'il est vivant, il ne peut que te revenir. Et vivant, pourquoi ne le serait-il pas, puisque personne ne l'a vu mort ? Ton raisonnement te semble irréfutable, tu t'arc-boutes à lui de toute ta volonté.

Ainsi, tu tiens.

pp. 17/18

Vingt ans que chaque soir dans ton lit tu t'endors seule.
Vingt ans que tu serres dans tes bras ton corps pour le calmer.
Vingt ans à t'étreindre toi-même.

L'arrondi de tes seins, leur attache, leur douceur, leur volume. Le saillant de ta hanche, cette ligne qui part d'elle, va au creux de la taille, puis remonte le long de tes côtes jusqu'aux aisselles. Tes fesses rondes, fermes, musclées par l'effort des marches violentes que tu leur imposes. Ton ventre, sa peau si délicate. Ton sexe, l'inconnu de cette partie de toi que tu sais sans la voir, que tu ne connais que par tes doigts, par le souvenir des mots d'Ulysse te la racontant, par l'éblouissement que faisaient naître en elle les caresses de ton homme.

Vingt ans que chaque soir tu essaies de t'endormir, tes mains, tes bras enserrant du plus fort qu'ils le peuvent ton corps, tentant d'apaiser les hurlements de solitude que ce corps abandonné n'arrive plus à taire. Vingt ans qu'ainsi, enroulée sur toi-même, alors que la nuit est déjà bien avancée, tu cherches encore à trouver le sommeil.

Puis, brutalement, tu t'endors.

Parfois, bien avant que vienne l'aurore, une soudaine chaleur t'envahit. Tu émerges, étonnée, d'un songe délicieux. Et tu découvres, déçue, ta propre main sur ton corps. Toujours et encore toi. Rien que toi.

De la grande salle où ripaillent tes prétendants montent des clameurs. Peut-être est-ce parce que tu es aujourd'hui particulièrement sensible à toute vibration, mais il te semble que l'ambiance est, plus encore que d'habitude, agitée, tendue.

Tu envoies tes servantes aux nouvelles.

On t'apprend qu'il vient d'arriver un voyageur. Les prétendants se sont moqués de lui, de son allure de gueux, l'ont injurié. L'un d'eux l'a même frappé. Cet étranger raconte qu'Ulysse approche d'Ithaque.

Tu fermes les yeux. Tu ne veux pas que ton cœur à nouveau s'affole.

Tu demandes à recevoir le visiteur. Tu insistes.

Que l'on t'amène ce mendiant, qu'il vienne donc lui-même te parler d'Ulysse. Tu veux voir immédiatement cet homme. Tu l'exiges.

On court le chercher.

L'inconnu te fait répondre qu'il ne te verra pas maintenant.

Plus tard.

À la tombée de la nuit.

Pas avant.

En vingt ans, c'est la première fois que quelqu'un ne se conforme pas à tes exigences. Ne plie pas devant toi.

Tu oses à peine t'autoriser à penser ce que tu es en train de penser...

p. 39

Tu te tiens droite, très droite. Tu serres contre ton corps l'arc et le carquois empli de flèches. Tu franchis le seuil de la grande salle. À ton approche, le silence peu à peu se fait.

Les prétendants vers toi se tournent.

Tu es cette femme étincelante d'arrogance, leur interdite reine.

Tu es face à eux en ce matin, l'arc d'Ulysse dans tes bras.

Et tu leur annonces l'inconcevable :

T'offrir à celui qui parviendra à bander l'arc.

Tu es celle-là dont plus aucun n'osait espérer la posséder un jour, et celle-là même a décidé ce matin de se donner à l'un d'entre eux.

Le silence, la stupeur autour de toi sont à hurler de rire – sont à pleurer.

Tu déposes l'arc, le carquois. Tu t'assieds, magistrale, sur ton trône. Tu ne prononces plus une parole – tout a été dit.

Tu attends que commence l'épreuve.

Tu es la reine.

Tu es l'offrande.

Que celui qui te voudra ose avoir maintenant l'audace de te mériter.

Parce qu'il est de ce lieu le roi, parce que cette femme qui se tient devant lui, cette femme juchée sur son trône de souveraine, ne sait rien faire d'autre qu'immobile lui sourire, Ulysse donne enfin à ses gens des ordres :

Que tous se lavent, se vêtent. Que l'on s'apprête comme pour des noces. Que l'on apporte de quoi jouer de la musique. Que le peuple au dehors comprenne que se fête un mariage. Que l'on oublie le massacre des prétendants, la violence, le sang et les hurlements. Que l'on se remette de l'horreur. Lui-même va prendre un bain, se changer, retrouver l'apparence de cet homme qu'il fut. Ainsi peut-être la reine daignera-t-elle enfin vers lui s'avancer...

Ô le sourire d'Ulysse disant ses mots...